

Tunis, la capitale des Hafcides

Abdelaziz Daoulatli

Volume 18, numéro 73, hiver 1973–1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daoulatli, A. (1973). Tunis, la capitale des Hafcides. *Vie des Arts*, 18(73), 31–35.

Tunis, la capitale des Hafcides

ABDELAZIZ
DAOULATLI

A la veille de la formation de l'émirat hafcide, Tunis présentait déjà l'image d'une cité que la géographie favorisa et que l'histoire a élue. Sous la dynastie des Beni Hafç qui régna durant trois siècles et demi (1228-1574), elle connut une expansion urbaine et une activité architecturale sans précédent, faisant d'elle une ville parmi les plus importantes de l'Occident musulman.

Se trouvant dans une région de plaines fertiles comme celles de la Mornaghia, de la Soukra et de la Manouba, elle bénéficia en outre de conditions climatiques, hydrauliques et stratégiques favorables, qui furent à l'origine de sa naissance et de son développement. Mais, si elle demeura d'un intérêt tout à fait secondaire durant l'Antiquité, il n'en fut pas de même après l'établissement des Arabes. Elle se distingua alors par le rôle militaire qu'elle joua en tant que ville-citadelle, bastion de l'Islam dirigé contre la puissance byzantine, et participa de ce fait à la conquête des grandes îles méditerranéennes telles que Malte et la Sicile.

Au IX^e siècle, l'Ifrîqiya connut un grand essor urbain dont Tunis tira un large profit, devenant même pour quelque temps la capitale du royaume aghlabide. Mais ce ne fut qu'aux X^e et XI^e siècles qu'elle acquit une grande richesse, qui n'échappa point aux auteurs Ibn Hauqal (X^e siècle) et El-Bekri (XI^e siècle). C'était alors une ville largement ouverte sur l'extérieur grâce à ses cinq portes, Bab Souïka, Bab Djazira, Bab el Bahr, Bab Carthajna et Bab Artah. Quand, à partir du milieu du XI^e siècle, les Nomades hilaliens (Banou Riyah et Zoghba) arrivèrent d'Égypte de plus en plus nombreux et occupèrent une grande

partie de l'Ifrîqiya, Tunis, au même titre que les autres cités, subit les contrecoups de cette immigration. Elle se replia sur elle-même et ne communiqua plus avec la campagne environnante que par trois ouvertures. Cependant, des embryons de faubourgs firent leur apparition, dus probablement à l'immigration rurale, elle-même provoquée par celle des Nomades, et le palais du gouverneur, jadis situé à l'extérieur (probablement à la Rabta), se réfugia, sous la nouvelle dynastie locale des Beni Khorassan, à l'intérieur des murailles. Un palais, le Ksar, une mosquée et une nécropole royales virent le jour dans le quartier qui porte encore le nom de cette dynastie. La ville, malgré les dégâts causés par les Nomades, connut tout au long du XI^e siècle et au XII^e siècle une certaine prospérité.

Quand les Almohades s'établirent en Ifrîqiya, à partir du milieu du XII^e siècle, ils choisirent Tunis comme capitale de la province. Leur chef, Abd-el-Moumin, avant de regagner Marrakech, prit le soin d'ordonner la construction d'une casbah sur le flanc occidental de la Médina. L'apparition de cet organe, greffé sur la vieille cité, affaiblit sans doute le rôle politique et administratif de celle-ci mais n'entama ni son activité économique ni le prestige de sa grande mosquée. Les Almohades introduisirent ainsi un type d'organisation urbaine propre à la tradition marocaine, caractérisée par la séparation entre la ville-maghen (ville administrative) représentée ici par la Casbah et la cité à activités lucratives et culturelles: la médina.

Pourvue des organes essentiels à la vie et au gouvernement des hommes, la ville, une fois occupée par les Hafcides, succes-

seurs des Almohades de Marrakech, connut une activité architecturale et une expansion urbaine qui en firent une véritable métropole, digne des grandes villes de l'Orient et de l'Occident. Au XV^e siècle, sa population est estimée à environ 100,000 habitants répartis entre la médina centrale et les deux faubourgs Nord et Sud de Bab Souïka et de Bab Djazira.

L'emplacement géographique de la capitale la prédestinait à un rôle important dans le commerce méditerranéen, notamment le commerce avec l'Europe. Avec la Sicile, dont elle est séparée par un couloir de 140 kilomètres, elle contrôle le passage entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale. Sous les Hafcides, les besoins d'une cour et d'une minorité privilégiée, qui aspiraient à une vie de plus en plus fastueuse, avaient favorisé le développement des arts et des métiers et intensifié le négoce à l'intérieur de souks et de marchés plus nombreux, plus variés et plus vastes qu'aux siècles précédents. De plus, les bénéfices tirés par certains citadins de l'exploitation de la terre augmentaient les richesses de la capitale et favorisaient la consommation de produits de luxe, dont beaucoup provenaient de l'étranger et, notamment, de l'Europe ou par son intermédiaire. Ainsi s'établit un courant d'échanges organisé et réglementé par l'État. Sa zone d'expansion s'étendait sur un grand rayon dépassant pour certains produits l'Europe et l'Afrique pour atteindre la Chine, l'Inde, . . . D'Afrique arrivait l'or du Soudan, qui était vivement recherché, et Tunis était considérée comme un grand centre commercial où arrivaient les caravanes sahariennes.

Par le moyen des métiers urbains, par



1. Tunis. Vue générale; au centre, la Grande Mosquée de la Zitouna, ou de l'Olivier.

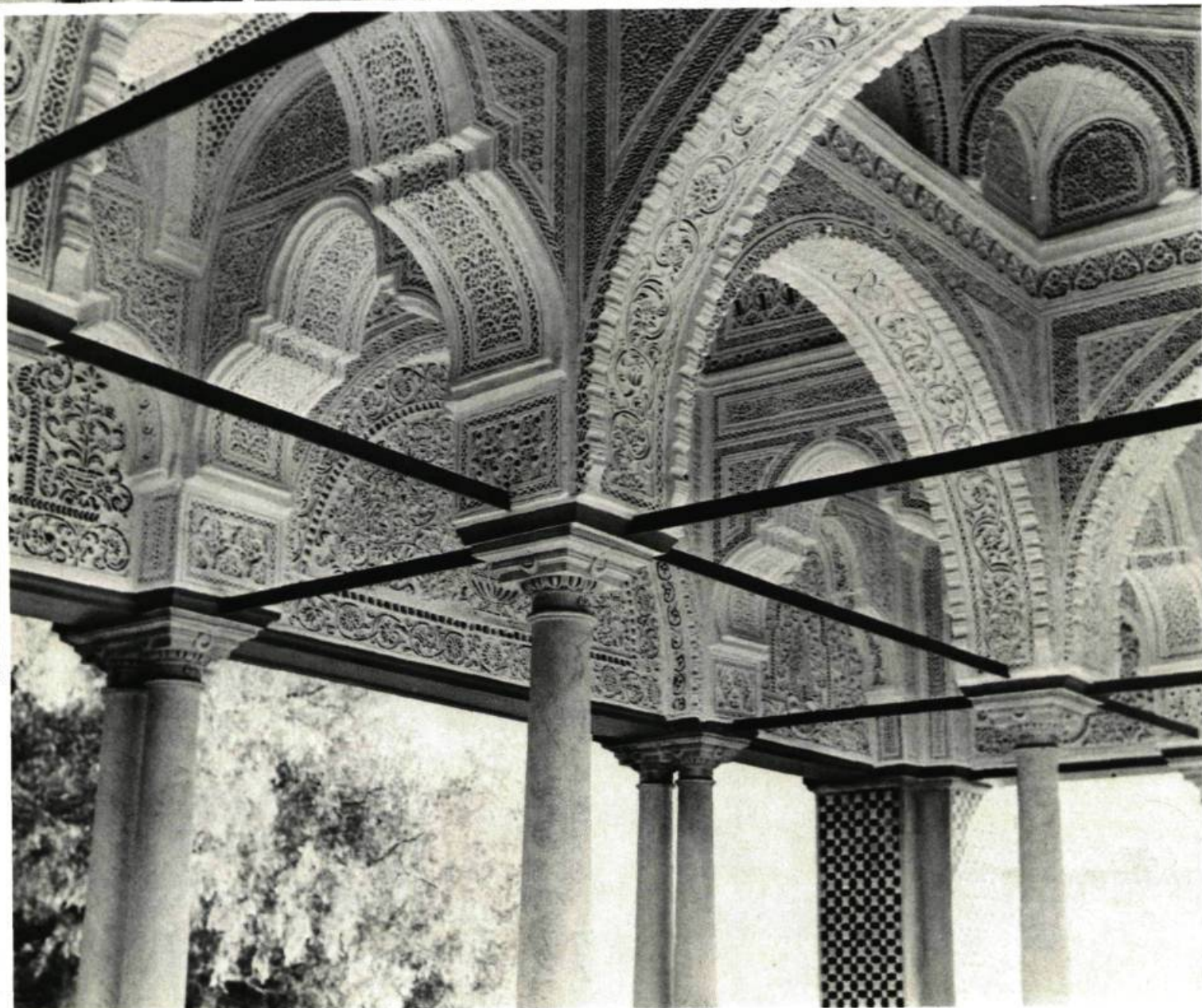
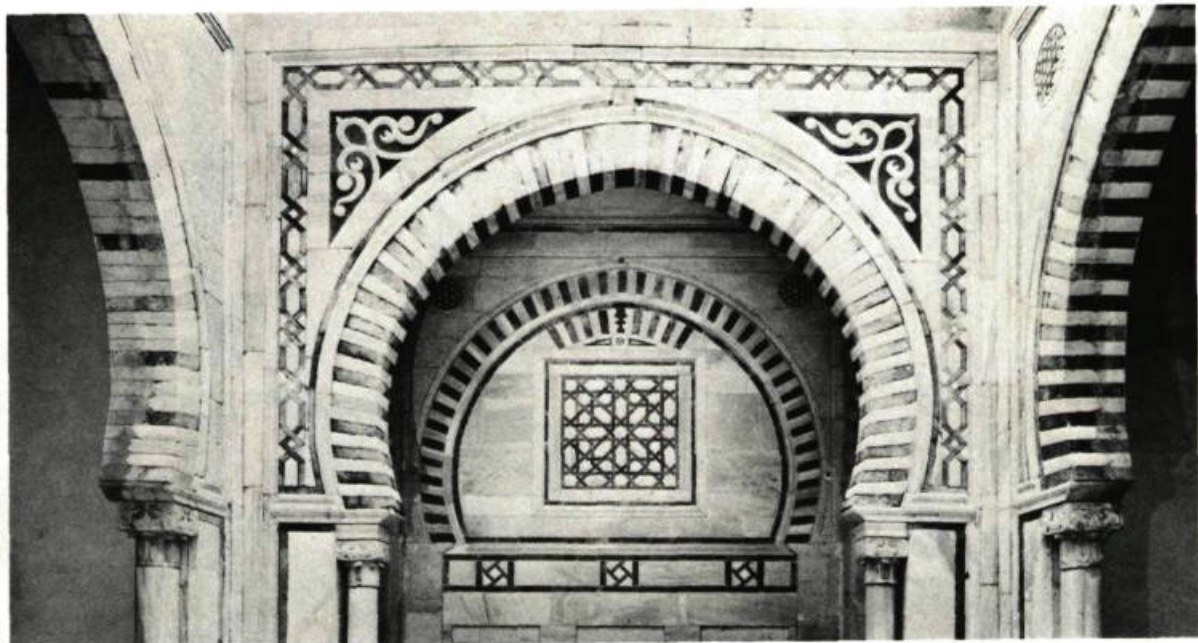
2. Aqueduc d'El-Mostancir (13e s.).

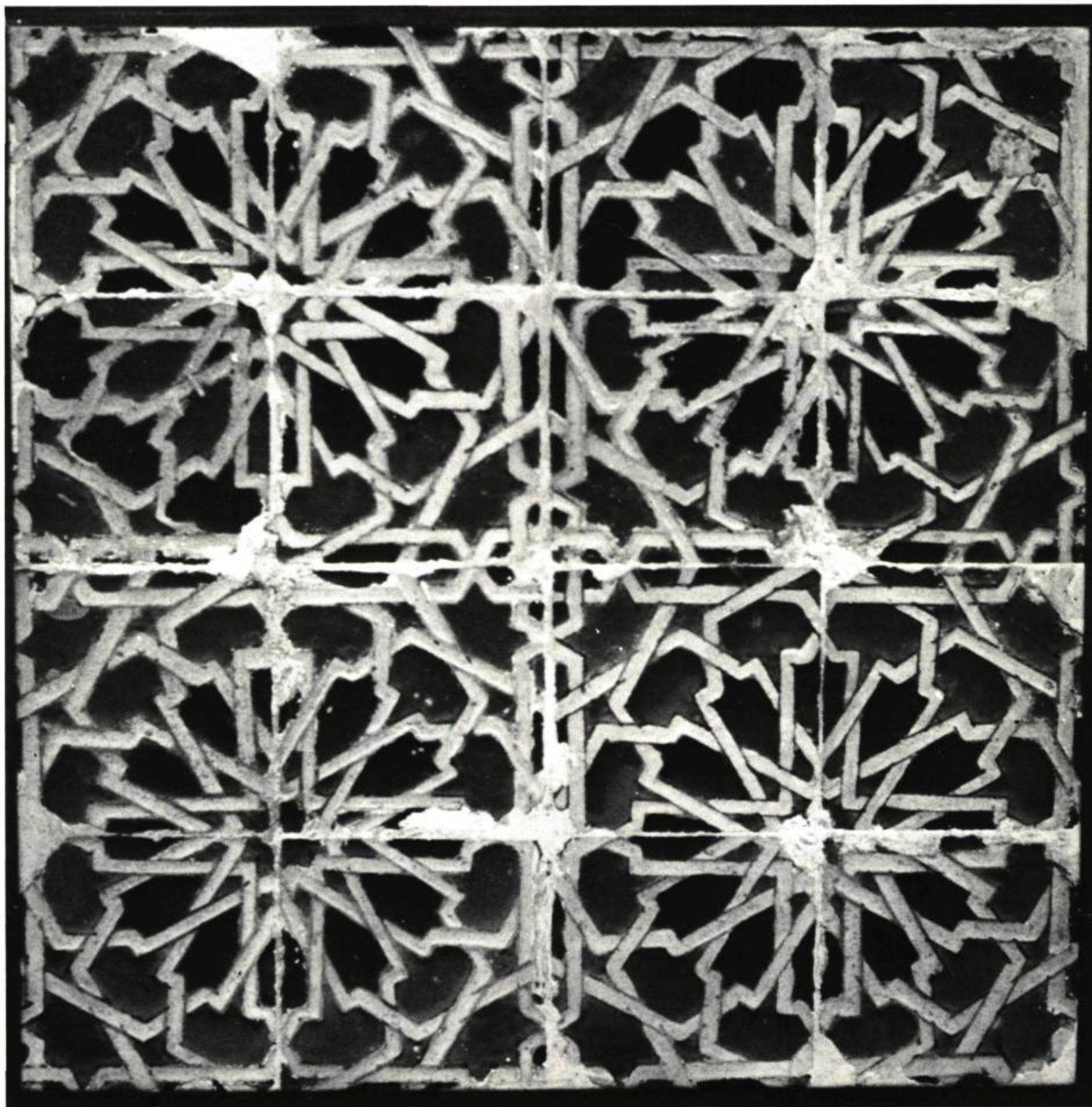
3. Souk el Attarine (15e s.) La salle des ablutions (Midha).

4. Kairouan, Mosquée de Sidi Sahab. (Phot. O.N.T.T., Tunis)

5. Souk el Attarine. Détail du décor de la midha: lambrissage de marbre noir et blanc. (Phot. A. Nefzi, Tunis)

6. Kouba du Belvédère. (Phot. O.N.T.T., Tunis)





le commerce international, par les revenus de la terre dont une bonne partie profitait à des citoyens, une masse importante de richesses était accumulée dans la capitale, rendant possible les dépenses en matière d'urbanisme et d'architecture.

Tunis, capitale politique et économique de l'Ifrîqiya, était incontestablement une grande métropole culturelle. La Grande Mosquée de la Zitouna, ou *de l'Olivier*, les nombreuses médersas (collèges), dont la première fondée en Afrique du Nord était la Chammaciyya, les zaouïas (mausolées), ... étaient des foyers de culture où l'on recevait les rudiments de l'enseignement religieux et, pour certains, où l'on approfondissait ses connaissances. Mais, c'est également par le voyage tant en Orient que dans les pays du Maghreb et en Andalousie qu'on se mettait au courant des nouveautés qui se faisaient jour au dehors de l'Ifrîqiya. La doctrine almohade était battue en brèche par le triomphe du rite traditionnel en Ifrîqiya: le malékisme et par l'expansion du soufisme sous sa forme maraboutique. Malékisme et soufisme provoquèrent sans doute à la longue une sorte de sclérose et d'abâtardissement de la pensée et de la culture. Mais la controverse continuait d'être alimentée par les idées reçues tant de l'Orient que de l'Occident musulmans, et des esprits aussi éminents qu'Ibn Khaldoun et Ibn Arafâ étaient certainement les fruits de cette confrontation des cultures dont l'Ifrîqiya constituait le véritable creuset. Sur la route de l'Orient, Tunis était une escale où l'on descendait volontiers quand on venait d'Andalousie et du Maghreb ou quand on y retournait.

Les arts, notamment l'architecture, connurent durant le règne hafside un essor considérable, marqué par une rénovation du style architectural et décoratif traditionnel, grâce aux apports de l'art hispano-maghrébin et de l'art mamelouk d'Égypte. Le courant occidental fut intense au XIII^e siècle, où il s'identifia pratiquement avec l'art officiel, comme en témoignent les monuments typiquement almohades tels que la Casbah et sa grande mosquée. Bab Djedid ainsi que, si l'on en juge d'après les

descriptions des historiens, les parcs sultaniens de Ras et-Tabia et d'Abou Fihir. Quant au courant oriental mamelouk, c'est surtout grâce aux vestiges du XV^e et du XVI^e siècles, comme la midha du sultan (salle d'ablutions) au souk el Attarine, ou *des Parfumeurs*, la porte de la bibliothèque d'Abou Amr Othman, certains décors du mausolée de Sidi Kacem el Jalizi et l'ensemble tardif mihrab-minbar de la mosquée de la Casbah, qu'on arrive à mesurer son importance. Mais, à l'intérieur de ce brassage, l'élément ifrîqiyen ne conserve pas moins la place de choix, ce qui donne à l'architecture de la plupart des édifices, médersas Chammaciyya et Mountasiriyya, façades de Bab Menara et Bab Djedid ainsi que celles de Sidi Ben Arous, Sidi Kelaï, fenêtre de la Grande Mosquée de la Zitouna et celle du souk al-Qimach, ou *des Étoffes*, un aspect typique et original par rapport à tout ce qu'on faisait en Orient et en Occident.

Tunis doit ces chefs-d'œuvre de l'art ifrîqiyen à l'intense activité architecturale déployée par ses sultans, leur entourage et l'élite citadine des artisans, commerçants et propriétaires terriens. Cette activité des fondateurs traduisait leurs soucis, leurs besoins ou leurs ambitions. Elle visait parfois l'intérêt général et le bien public, d'autres fois le confort personnel du sultan et de la classe privilégiée. Mais quel que soit le but pour lequel le monument était créé, lucratif ou éducatif, d'intérêt général ou particulier, sa fondation marque chaque fois le triomphe du fait urbain, qui porte en lui les germes de la civilisation.

Le souk, la mosquée, la médersa, la zaouïa, la fontaine ou la simple demeure s'inséraient ainsi dans le cadre des travaux qui visaient le confort et le bien-être physique et moral des habitants. Et même le palais, né dans la banlieue de la capitale, peut témoigner du degré de progrès atteint par les gens de la ville.

On distingue ainsi deux grandes époques où l'activité architecturale parut le plus intense: les XIII^e et XV^e siècles. Ces deux siècles correspondent effectivement aux deux époques de grande expansion urbaine. Alors que, dans la première période, les fondateurs visaient surtout la mise en place des institutions urbaines essentielles à l'organisation de la capitale d'un grand royaume, la seconde est marquée par des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique nécessitées par l'important développement de la ville.

L'urbanisation du périmètre urbain de la Médina eut pour conséquence de refouler à l'extérieur des murailles les cimetières qui occupaient depuis très longtemps les franges Ouest et Nord-Est de la Médina, et, notamment, le grand cimetière occidental de la Silsila, ou *de la Chaîne*, qui ne servait que très rarement aux inhumations. En remplacement de cette vieille chaîne, un second cordon de nécropoles vit le jour tout autour de la deuxième enceinte, englobant le cimetière de Sidi

Ahmed Saqqa, le Rawdhat as-Saoud, près de la porte de Sidi Kassem, les cimetières du *Charaf*, dominant le lac Sedjoumi, le cimetière d'El-Gorjani où étaient inhumés les grands notables et les serviteurs de l'Empire, et enfin le grand cimetière populaire du Djellaz.

Les faubourgs du XII^e siècle, peu développés et faiblement urbanisés, se virent doter, à partir du XIII^e siècle, d'installations urbaines telles que mosquées, médersas, fontaines, palais, ... Dès le début du XIV^e siècle, ils reçurent des remparts dont les traces ont pu être repérées sur des cartes tardives du XIX^e siècle ainsi que dans le sous-sol d'un jardin bordant la rue Zaouïa Boukriyya. Au XV^e siècle, le faubourg de Bab Souïka fut entouré d'une deuxième enceinte passant par Bab Bou Saâdoun. D'où l'hypothèse que le faubourg Nord a connu, sous les Hafcides, une évolution en deux grandes étapes: la première, correspondant au début du XIV^e siècle, marquée par la première enceinte, la seconde, correspondant à la ligne passant par Bab Bou Saâdoun datant probablement de la première moitié du XV^e siècle. Il semble donc que, dès le règne hafside, le faubourg de Bab Souïka eut le maximum de son extension orientée dans un sens sud-nord alors que celui de Bab Djazira (faubourg Sud) eut une extension beaucoup plus lente, dirigée principalement d'ouest en est et gagnant de plus en plus de terre sur les marécages bordant le lac.

Le peuplement des faubourgs, la multiplication des portes intérieures afin de faciliter la circulation entre la Médina et les agglomérations suburbaines, la multiplication des mosquées à Khotba pour rendre la prière du vendredi plus aisée à tous ceux qui habitent à l'extérieur de la Médina, l'alimentation en eau par la création de nouvelles installations hydrauliques, tous ces témoignages constituent autant d'indices sur l'extension du périmètre urbain de Tunis. Aussi, vers le milieu du XV^e siècle, les faubourgs se présentaient-ils comme des formations urbaines morphologiquement solidaires entre elles et situées par rapport aux remparts de la Médina centrale «non pas à la manière d'ailes», précisait l'auteur brugeois Adorne, mais plutôt comme les «fleurons d'un diadème», selon l'expression d'un auteur andalou.

L'époque hafside constitue de ce fait une étape importante dans l'évolution générale de la cité de Tunis. Elle a le mérite non négligeable d'avoir donné à l'architecture tunisienne l'aspect qu'elle gardera longtemps après la fin de la dynastie et, à Tunis, un équipement urbain parfaitement adapté aux besoins de la ville appelée à jouer, après la décadence de Kairouan et de Mahdia, le rôle de capitale d'un grand royaume.

7. Mausolée de Sidi Kacem el Jalizi (15e s.).
Faïence polychrome (zelliges) à motifs étoilés
tapissant les murs.
(Phot. I.N.A.A., Tunis)